

IL Y A 500 ANS CHRISTOPHE COLOMB

Par Mireille Pastoureau, Conservateur en Chef. Cartes et plans de la Bibliothèque Nationale

LA REDÉCOUVERTE DE PTOLÉMÉE

La première des grandes découvertes fut sans aucun doute l'exhumation de l'œuvre du géographe grec Claude Ptolémée (90-168). Ce savant de l'école d'Alexandrie avait en effet laissé derrière lui une sorte de bombe à retardement intellectuelle qui révolutionna l'image du monde à la Renaissance.

Il était l'auteur de deux ouvrages d'une importance monumentale : d'une part, une *Somme mathématique*, encore appelée *Almageste*, du nom de son titre arabe, et traduite en Occident à partir du XII^e siècle, d'autre part, d'une *Géographie*, traduite en arabe dès le IX^e siècle mais ignorée en Occident jusqu'à l'aube du XV^e siècle. C'est elle qui nous intéresse aujourd'hui.

Rares étaient en effet, au Moyen Age, les lettrés capables de lire le grec. En 1400, cependant, un manuscrit de la *Géographie* fut apporté à Florence depuis Constantinople par un Byzantin, puis traduit en latin offert en hommage au pape Alexandre V en 1409. Cette traduction fut reçue comme une révélation. Elle se répandit dans toute l'Europe et on en connaît aujourd'hui une quarantaine de manuscrits différents. Certains d'entre eux contiennent des cartes, au nombre de vingt-sept, qui sont à l'origine de la renaissance de la cartographie européenne.

La *Géographie* de Ptolémée se compose en réalité de deux parties, un ensemble de principes généraux concernant la géographie et la confection des cartes, et un catalogue de positions de lieux parfois illustré de planches de cartes. Les cartes qui ont été conservées sont des copies des XIII^e et XIV^e siècles.

Les contemporains ne s'embarrassèrent pas de critique érudite. Ils adoptèrent Ptolémée comme une bible géographique. Pour la première fois, il est vrai, on leur présentait une carte réaliste du monde. Pour la première fois aussi, on leur proposait des méthodes permettant de combler les blancs de cette image forcément lacunaire. Sans devoir longer des côtes interminables, tels les patients auteurs de cartes marines, les humanistes de la Renaissance disposaient désormais dans leur bibliothèque d'un corpus des grandes parties du monde qui ne demandait qu'à recevoir des compléments.

En raison de son succès, la *Géographie* de Ptolémée, illustrée de cartes, comptait parmi les premiers ouvrages imprimés. L'imprimerie était apparue en Allemagne vers 1450, puis s'était rapidement répandue en Europe grâce à des imprimeurs itinérants aussi mobiles que leurs caractères. On trouve une édition de la *Géographie* à Bologne dès 1477, une autre à Rome en 1478. La mappemonde de l'édition d'Ulm (1482) est reproduite en couverture, bien reconnaissable à son lavis bleu et jaune. Elle précède les cartes régionales dont elle constitue en quelque sorte le tableau d'assem-

blage. Cette image du monde, que Christophe Colomb étudia attentivement, s'étend des îles Fortunées (les Canaries) à l'ouest jusqu'à la Sinarum regio (la Chine) à l'est. Elle est excessivement étirée en largeur, étirement qui encouragera Colomb lors de l'élaboration de son projet. Mais elle est déjà démodée en ce qui concerne l'Afrique que les Portugais pensaient pouvoir contourner. Pour Ptolémée, au contraire, le continent africain était solidaire de la terre australe qui emprisonnait totalement l'océan Indien devenu une sorte de mer fermée, une Méditerranée aux proportions agrandies.

Le grand géographe grec propose en effet un système de projection conique amélioré, en forme de manteau, ainsi qu'une grille de méridiens et de parallèles qui est toujours universellement utilisée. Il nous légua également l'orientation des cartes vers le nord géographique, le tracé d'un équateur, le "cercle équinoxial", et de deux tropiques qui sont mis en évidence sur sa mappemonde par de larges bandes écarlates. Les degrés de latitude sont même numérotés dans la marge de droite tandis qu'à gauche nous voyons notée la durée des jours les plus longs de l'année, lors du solstice d'été.

L'AMIRAL DE LA MER OCÉANE

L'arrivée d'un Génois de 26 ans à Lisbonne en 1477 n'avait rien de surprenant. Elle s'inscrivait dans la logique de l'expansion commerciale de Gènes qui avait noué très tôt des liens avec les mondes atlantiques et ibériques. Depuis l'avance triomphante et dévastatrice des Turcs, qui avaient pris Constantinople en 1453, l'Orient n'était plus une terre de colonisation pour les Italiens. Les Vénitiens exerçant un monopole de fait sur le commerce du Levant, les Génois se tournaient plutôt vers l'horizon atlantique chargé d'autres promesses, avec les marchés des Flandres de Scandinavie et d'Angleterre au nord, avec l'attrait des îles et des découvertes entrevues au sud. Une importante colonie génoise s'était ainsi formée à Lisbonne, composée de gens de toutes conditions, banquiers et changeurs, petits marchands, mais aussi "condottieri", pirates, "amiraux" c'est-à-dire capitaines d'aventures sur mer souvent au service d'un prince étranger. Les jeunes gens, fils de marchands ou autres, encore peu rompus aux pratiques des affaires, allaient sur les nefes ou dans les comptoirs lointains apprendre à reconnaître les produits exotiques, à apprécier les laines et les soies grèges.

Cristoforo Colombo, lui, venait rejoindre son frère Bartolomeo, établi dans cette ville depuis un temps indéterminé. Celui-ci dirigeait une officine de cartographie, à laquelle collabora Cristoforo, élément déterminant pour tout ce qui va suivre. De son père tisserand, originaire d'un village perché dans la montagne ligure, mais en pleine ascension sociale, il tenait courage et détermination. On ne sait rien de ses expériences avant l'exil, mais on constate qu'il s'inséra parfaitement et très vite

dans son pays d'adoption, à commencer par son mariage avec une jeune fille fortunée de l'aristocratie lusitanienne. Il ne cessa pas de voyager pour autant. Il s'installa un temps à Madère où naquit son fils, retourna à Lisbonne, trafiqua en Afrique et fit escale à Gènes pour affaires.

Deux passions l'animèrent très tôt. La première était héritée de la tradition médiévale, c'était une fascination pour l'or et pour les îles lointaines où abondaient le métal, les pierres précieuses et les perles. L'autre montre que Colomb était aussi pleinement homme de la Renaissance. Il s'agit de la passion de la connaissance car, s'il n'avait pas reçu d'instruction académique, il se montrait néanmoins curieux de toutes sortes de livres, lisant assidûment et annotant sans relâche les ouvrages de sa bibliothèque avec une touchante application. Il analysa aussi avec fièvre tous les témoignages livresques qu'il put trouver, sans parler des renseignements oraux qu'il ne manqua pas de collecter. Il écrivit lui-même : "j'ai consulté et je me suis efforcé de voir toutes sortes de livres de cosmographie, d'histoire, des chroniques, de la philosophie et des autres arts. C'est ainsi que le Seigneur ouvrit mon entendement, comme avec une main palpable, pour tout ce qui était nécessaire à la navigation d'ici jusqu'aux Indes, en même temps qu'il préparait ma volonté pour l'exécution de ce projet et c'est avec cette passion que je suis venu me présenter à vos altesses." Pénétré de culture biblique, il connaissait les richesses de la reine de Saba et des souverains de la Bible. Il avait lu tout ce qui avait trait au monde habité, récits de voyage et traités savants : *l'Histoire naturelle* de Pline, les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, la *Géographie* de Ptolémée, *l'Imago Mundi* de Pierre d'Ailly, encyclopédie cosmographique et géographique célèbre de la fin du XIV^e siècle et le récit de Marco Polo.

Cet homme fiévreux était aussi un homme seul. Bien que guidé par des préoccupations mercantiles, il n'était le commis de personne. Jacques Heers a montré comment la navigation marchande gênoise laissait aux armateurs et aux patrons toute l'initiative, alors qu'à Venise le dirigisme étatique était poussé à l'extrême. Formé dans ce cadre très souple, Colomb savait compter sur ses propres forces et assumer toutes les décisions. Il était de la trempe des marins capables d'affronter seuls l'aventure et l'inconnu. Il avait aussi la force d'âme suffisante pour persévérer dans ses projets et pour s'imposer dans les conflits de personnes.

Malgré leur activité connue de cartographes, les frères Colomb ne nous ont transmis de façon incontestable aucune de leurs œuvres. La raison de ces disparitions est peut-être à chercher dans la fragilité du matériau utilisé, le papier, si l'on en croit une allusion de Colomb, ou dans les nombreux voyages et déménagements des deux frères ou encore dans l'exigence de secret qui entourait vite leur activité, ou enfin dans l'incendie de Lisbonne en 1755. Une seule carte leur est toutefois attribuée qui comprend une curieuse petite mappemonde circulaire. * Cette mappemonde qui montre l'Afrique contournée jusqu'au cap de Bonne-Espérance, est par ailleurs fondée sur les tracés de Ptolémée. En outre, elle représente une île importante,

au large de la Chine, le paradis terrestre. Lors de son troisième voyage, Colomb croira avoir retrouvé cette terre enchantée alors qu'il explorait le golfe de Paria, au nord-est du Vénézuéla actuel. Sa conviction naîtra des flots de l'Orénoque dans lesquels il reconnaîtra la source des fontaines du Paradis, d'où coulent selon la tradition des Anciens, les quatre fleuves sacrés : l'Euphrate, le Tigre, le Gange et le Nil. Il décrira avec complaisance cette nature particulièrement riche et aimable et ses habitants doux et accueillants, parce que proches de la vie originelle.

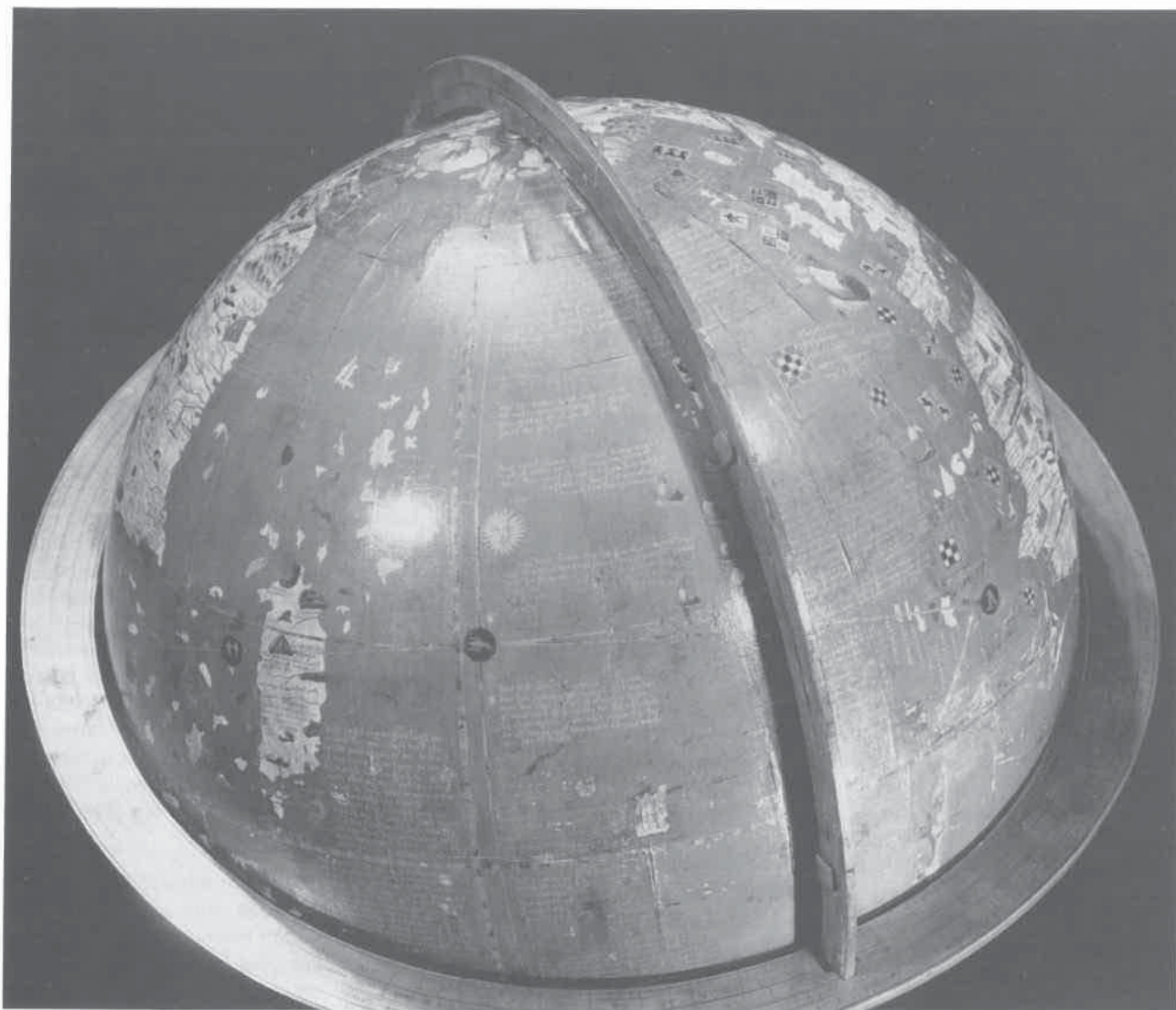
Le projet de Colomb s'inscrivait dans une fièvre de découverte qui avait gagné dans les années 1470-1480, l'Europe entière. L'idée d'une liaison par la mer entre le Portugal et l'Asie agita les cercles humanistes d'Italie, d'Allemagne et du Portugal. En 1474, un grand savant florentin, Paolo del Pozzo plus connu sous le nom de Toscanelli, en liaison épistolaire avec un chanoine de Lisbonne faisait part de sa confiance en une route maritime vers les terres des épices. Dans une lettre célèbre, en fait un petit traité scientifique, il évoquait, pour gagner l'Asie par la mer, l'existence d'une route directe et d'une autre passant par les îles d'Antilia et de Cipangu (le Japon). Il ajoutait que "sur ces routes inconnues, il n'y a pas de grand parcours de mer complètement dépourvu de terre", autant d'affirmations que nous retrouverons chez Colomb.

Nous connaissons un autre personnage qui partageait les mêmes théories. Il s'agit de Martin Behaim, le fils d'un marchand de Nuremberg, qui séjourna à Lisbonne entre 1484 et 1490 et navigua pour le compte du roi de Portugal. De retour en Allemagne, avant de repartir pour Lisbonne où il mourra en 1507, ce savant navigateur écrivit une relation des voyages portugais au large de l'Afrique et composa pour les édiles de Nuremberg un globe terrestre, qui est la plus ancienne sphère occidentale conservée.

De son côté, le roi du Portugal avait déjà accueilli favorablement des projets d'expéditions vers des îles de l'Atlantique auxquelles il semblait désormais possible d'accéder. Il avait ainsi plusieurs fois concédé les droits sur l'île des Sept-Cités, une île mythique qui, selon la légende, avait été colonisée au Moyen Âge par sept évêques portugais.

Dans la préparation de son expédition, Colomb avait bénéficié d'un double atout géographique et psychologique. D'une part, il minimisa les dangers et la longueur de sa course et, de l'autre, il créa sur sa route des îles qui devaient l'empêcher de ressentir l'angoisse des espaces vides. Pour évaluer la distance qui le séparait de la Chine, Colomb devait s'efforcer de connaître d'abord la longueur de la circonférence terrestre. Les estimations des géographes étaient sur ce point fort variables, allant de 28 000 à 40 000 de nos kilomètres. En vertu d'une erreur commune à son époque il choisit 30 000 kilomètres, soit 26 700 kilomètres à la hauteur des Canaries. "Je dis donc que la terre n'est pas aussi grande que le vulgaire se l'imagine" écrit-il. Il lui fallut ensuite évaluer l'importance de l'Eurasie (arc terrestre Canaries-Japon). En accord avec les autorités scientifiques de son époque, il trouva sur sa sphère, réduite, une ouverture en longitude de 300°. La voie maritime n'était plus que 60°, correspondant à 4 440 kilomètres. La distance est en réalité de 19 900 kilomètres.

* Voir l'article de Monique Pelletier



Martin Behaim partageait les théories de Colomb. Originaire de Nuremberg il navigua pour le compte du roi du Portugal et composa un globe terrestre qui est la plus ancienne sphère occidentale conservée (doc. BN).

Les îles occupent une place importante dans la géographie imaginaire de Colomb. A plusieurs reprises, il s'efforça de les dénombrer et de montrer que les villes et les contrées difficiles à identifier, dont il avait relevé les noms dans les livres étaient en réalité des îles ou des archipels. Il s'appliqua à rechercher toutes les terres étranges et fabuleuses de Marco Polo, à commencer par l'île des Hommes et l'île des Femmes où les deux sexes ne se rencontraient que trois mois par an.

Les péripéties du départ de Christophe Colomb sont maintenant entrées dans la légende. C'est par accident en effet que le Gênois entra au service de l'Espagne, après avoir essuyé un refus du côté du Portugal, pourtant au sommet de l'expérience maritime, mais accaparé par ses priorités africaines. Au printemps ou à l'été 1485, devenu veuf depuis peu, il alla donc tenter fortune dans la Castille rivale où déjà des marchands et des marins andalous se livraient à des trafics clandestins sur la côte africaine, en dépit du monopole portugais. Installé à Cordoue, il lutta pendant plusieurs années pour imposer son projet que tous jugeaient utopique et fondé sur des

données erronées. Pendant ce temps, Bartolomé Colomb tentait sa chance du côté de l'Angleterre, où il séjourna de 1488 à 1490 sans pouvoir convaincre Henri VII puis de la France où il plaida aussi en vain.

En janvier 1492 enfin, malgré les avis défavorables des experts, il conquist la confiance de la reine de Castille, Isabelle, avec des arguments tout aussi politiques (concurrencer le Portugal) et économiques (trouver l'or et les richesses de l'Asie) que religieux (évangéliser les païens). Trois mois suffirent pour conclure un accord juridique, resté célèbre sous le nom de Capitulations de Santa Fé. Colomb reçut le titre d'amiral de la mer océane et la promesse exorbitante du dixième de tous les produits des terres nouvelles, promesse qui entraînera par la suite des conflits de toutes sortes.

Colomb accomplit quatre voyages entre 1492 et 1504, sans jamais douter qu'il ait rejoint l'Asie. Il toucha la terre américaine pour la première fois dans un îlot des Bahamas le 12 octobre 1492 après avoir légèrement infléchi sa route vers le sud, attiré par des vols d'oiseaux qui étaient le signe de la proximité d'une

terre. Il toucha le continent sud-américain, au Vénézuëla, près de l'île de la Trinidad, lors de son deuxième ou de son troisième voyage, mais entretint un certain mystère sur sa topographie car il avait, semble-t-il, repéré des gisements d'huîtres perlières qui l'intéressaient. Du journal de Colomb lui-même, seules ont été gardées les notes relevées par Las Casas pour écrire son *Histoire des Indes* vingt ou trente ans plus tard.



Après bien des péripéties, Colomb réussit à obtenir l'aide de la reine de Castille, Isabelle. Il reçut le titre d'amiral de la mer océane et la promesse du dixième de tous les produits des terres nouvelles (doc. Musée de la Marine).

Le résultat de ses découvertes est considérable. Il reconnut la plupart des Antilles, les Bahamas, Hispaniola (actuellement Haïti), la côte sud de Cuba, une partie de la côte du Vénézuëla et de celle de Panama. Soit un espace large de 3 000 kilomètres sur 500, dans des conditions d'une dureté inouïe que la navigation au large des côtes africaines, même dans les pires moments n'avait jamais atteintes. Seul le premier voyage bénéficia de conditions acceptables, jusqu'au moment du retour. Alors, la Santa Maria s'étant enlisée dans les sables, il fallut abandonner sur place 39 hommes dont l'on ne retrouva que les cadavres moins d'un an plus tard. Puis, la Nina et la Pinta, mal calfatées et prenant l'eau, faillirent ne pas échapper d'une tempête. Son navire, sans aucune voile, prenant l'eau de toutes parts et incapable de se gouverner arriva poussé par les vents sur la côte portugaise. Lors du quatrième voyage, que Colomb entreprit avec son jeune fils de douze ans se produira un épisode bien plus dramatique encore. A la suite d'une tempête effroyable, il resta naufragé pendant sept mois à la Jamaïque avec une centaine d'hommes affamés, malades et mutinés, en butte aux attaques des Indiens, pendant qu'un compagnon tentait de rejoindre Hispaniola en canot.

Il devait faire preuve, là encore, d'une force de caractère héroïque dont nous ne donnerons qu'un exemple devenu classique. Pour impressionner les Indiens, il organisa une mise en scène que les amateurs de Tintin connaissent bien, puisqu'il "prédit" que Dieu allait montrer son courroux par un signe terrible, l'éclipse de lune du 29 février 1504.

Colomb est entré à juste titre dans la légende. Mais il n'avait pas rencontré les terres idéales de ses rêves. Ses équipages exténués n'avaient retiré de ses expéditions que frustration et amertume. Ses compagnons l'avaient jaloué et s'étaient dressés contre lui. Il avait transformé les Indiens en esclaves brutalement pourchassés, ce qui lui fut beaucoup reproché. Ce nouveau monde qui n'avait encore ni nom ni carte, n'avait connu de la civilisation européenne que la cupidité et la violence.

LE BAPTÊME DE L'AMÉRIQUE

Même si elle fut éclipsée, surtout dans les milieux lusitaniens, par l'ouverture de la route des Indes par Vasco de Gama, la nouvelle de la découverte par Christophe Colomb de terres inconnues se répandit comme une traînée de poudre. Les premiers informés, nous l'avons vu, avaient été, le 6 mars, les Portugais chez lesquels Colomb avait débarqué de la Nina démantelée par la tempête. Dès que l'Espagne fut au courant, des marchands italiens transmirent la nouvelle à leurs compatriotes restés au pays, tandis que circulaient des copies de la lettre que l'amiral avait rédigée pendant la tempête.

Le pape en reçut une dès le 18 avril comme les principales autorités italiennes, humanistes, universitaires, etc.

Les terres découvertes étaient naturellement encore considérées comme asiatiques. Aux prix d'acrobaties intellectuelles, Colomb s'était efforcé de faire coïncider la topographie des Antilles avec la description de Marco Polo de la Chine et du Japon. Comme pour renforcer sa certitude mal établie, il avait fait jurer par ses marins, devant le notaire du bord que la côte de Cuba -encore incomplètement reconnue- était bien celle du continent recherché. D'ailleurs, les nouvelles terres garderont



Christophe Colomb sur le pont de sa nef dans une estampe de 1590. A son époque les immensités de l'océan étaient peuplées de créatures étranges et fabuleuses (doc. BN d'après une estampe de de Buy).

encore longtemps le nom d'Indes occidentales et les Indiens, ainsi nommés par Colomb ne seront jamais débaptisés.

Très vite, cependant, cette conception se trouva battue en brèche. Dans une carte de 1500, conservée au Musée naval de Madrid, le pilote Juan de la Cosa, qui avait accompagné Colomb lors de ses deux premiers voyages, puis était retourné sur les lieux dans d'autres circonstances, décrit Cuba comme une île et abandonne toute référence à Marco Polo.

Le premier à parler d'un Nouveau Monde en latin *Mundus Novus*, fut en effet Amerigo Vespucci, dans une lettre relation de voyage adressée à Laurent de Médicis et publiée en 1503. Né à Florence en 1451, il était arrivé à Séville en 1492 pour faire son apprentissage d'homme d'affaires. Il participa à quatre voyages outre Atlantique dont l'un au moins était entrepris pour le compte du roi de Portugal. Au cours du troisième voyage, il explora la côte est de l'Amérique du Sud à la recherche d'un passage pour les Indes et prit alors conscience de la masse infranchissable du nouveau continent.

Une deuxième relation qui retraçait les "Quatre navigations" de Vespucci eut une audience plus grande encore. Le duc René II de Lorraine la communiqua au cercle d'érudits qu'il entretenait dans la ville de Saint-Dié, alors haut lieu des sciences et des arts. Ce groupe, appelé Gymnase vosgien comprenait Martin Waldseemüller, imprimeur et cartographe originaire de Fribourg en Brisgau. C'est là que le petit groupe enthousiaste imprima, en 1507, une carte du monde et son commentaire intitulé *Cosmographiae introductio*, dans lesquels on suggérait de donner au nouveau monde le nom d'"Amerige" puisque Amerigo l'avait "découvert". A moins que l'on ne préférât celui d'"America" à la consonnance à la fois latine et féminine, assortie aux autres continents, Europa, Asia, Africa.

La magnifique carte tracée par Waldseemüller pour la circonstance baptise ainsi pour la première fois du nom d'"America" le continent sud-américain. Le nom lui resta, mais ne fut pas attribué tout de suite à l'ensemble du continent. Pendant plusieurs années encore, en effet, l'Amérique du Nord fut représentée sur les cartes comme un prolongement de l'Asie, l'Amérique du Sud restant seule une terre nouvelle.



1507. Carte de Waldseemüller portant pour la première fois le nom "America".